

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE L'EST

PUBLIÉ PAR LES SOINS ET SOUS LE CONTRÔLE

DU

COMITÉ DE RÉDACTION

TOME IV. — ANNÉE 1882

NANCY

BERGER-LEVRAULT & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

11, RUE JEAN-LAMOURE, 11

MAISON A PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS

1882

1882 Basset

Bulletin, Volume 4

Société de géographie de l'Est

Tome IV, 1882

(p75-79)

Par M. René BASSET

Professeur de littérature arabe à l'École supérieure des lettres d'Alger.

Djerbah, 2 mars 1882.

En quittant Sousse (ou plus correctement Sousah) le 25 février, nous apercevons mieux l'ensemble actuel de l'ancienne Hadrumète (1); il ressemble assez fidèlement aux représentations que les artistes musulmans — si tant est qu'il en existe — font des villes : par exemple, les peintures de Stamboul, etc., qui se trouvent à Constantine, dans le palais d'Ahmed-Bey : une ceinture de murailles crénelées enserme une masse confuse de terrasses et de coupes, d'où s'élèvent, sur quelques points, les minarets des mosquées particulièrement du Qasr Er Ribat et de la Qasbah; tout est passé à la chaux : maisons, remparts, édifices religieux, et resplendit à la lumière du soleil d'Afrique.

p75 (1) Quoique combattue par Shaw, qui place Hadrumetum à Herglah (l'ancienne Horrea Coelia), cette identification est aujourd'hui généralement adoptée. Le nom d'Hadrumetum que M. Guérin a rapproché d'Adramytis, etc., a certainement une origine sémitique et peut se comparer à celui du Hadhramaout.

La mer est belle: le *La Valette* marche bien; au bout d'une heure, nous arrivons à l'autre extrémité du golfe de Sousse, à Monastir, l'ancienne Ruspina — un nom qui indique encore une origine phénicienne. C'est, autant que j'en puis juger, une jolie petite ville, assise à l'extrémité d'un promontoire, au milieu d'un paysage africain où dominent les palmiers. Au sud de la ville, en se dirigeant sur Mahadia, des vergers d'oliviers si nombreux qu'ils ressemblent à une forêt. Le port est assez éloigné de Monastir : nous n'avons pas le temps de descendre à terre; après une courte station, nous repartons pour Mahadia [76] peut-être bâtie sur l'emplacement de l'ancien château d'Hannibal.

Fondée par le Mahdi'Obaïd-Allah (300-308 hég.), qui voulait donner une ville nouvelle pour capitale à un empire nouveau, prise par Roger de Sicile (543 hég.), Mahadia a singulièrement perdu de son importance depuis que Charles-Quint, désespérant de la garder, en fit sauter les fortifications (1551). Les restes des murailles subsistent encore, pareils à des ruines romaines, autour de la presque-île où est bâtie la ville. J'ai le loisir de les contempler à mon aise, sans pouvoir toutefois débarquer, car le *La Valette*, en voulant

passer trop près du rivage, échoue sur un banc de sable et ne s'en tire qu'après cinq heures d'efforts.

Ce retard ne nous permet d'aborder à Sfax que le lendemain, vers une heure. En arrivant par mer, on aperçoit cette ville comme un groupe de maisons et de constructions blanches, au milieu d'une longue suite de vergers où se détachent de nombreuses habitations passées à la chaux. La plupart des géographes l'identifient avec Taphrura, que d'autres placent à Mansour, un petit bordj situé au nord de la ville, dans la direction des îles Kerkennah. La côte est excessivement basse : les navires sont obligés de mouiller à une assez grande distance, et la marée, qui se fait sentir dans la Syrte, augmente encore les difficultés du débarquement. Comme les bateaux font une longue escale, je puis descendre à terre chez M. le vice-consul Matteï, qui s'empresse de se mettre à ma disposition pour le peu de temps que j'ai à passer à Sfax. Cette ville, qui opposa une sérieuse résistance à l'armée française, présente encore aujourd'hui les traces du bombardement: la plupart des maisons sont en ruines; le fort qui protège Sfax et auprès duquel on voit les canons de rempart qui servirent à la défense, a été réparé à la hâte; et précisément, pendant notre court séjour, un accident prouve à la population que les obus français sont toujours dangereux. Deux Arabes [77] qui essayaient d'ouvrir un obus qu'ils venaient de déterrer, sont tués par l'explosion.

Sfax est divisé en ville européenne et ville arabe, la première sur le bord de la mer. Nous entrons dans la seconde par la porte du Divan et nous pénétrons dans le dédale inouï des rues arabes, dont l'étroitesse est encore encombrée par des tas de boue infecte et des débris de maisons. M. Matteï me montre l'endroit, près de la porte du Divan, où l'aspirant de marine Léonnec fut tué d'un coup de tromblon tiré, dit-on, par une femme arabe. La répression fut sévère; pas assez peut-être, puisque le jour de notre arrivée, nous apprenons que Mahrès, situé entre Sfax et Gabès, a été attaqué et les chameaux portant les poteaux et les fils du télégraphe enlevés.

Sur la porte du Divan se trouvent quelques inscriptions arabes, en partie recouvertes de chaux. Depuis quelque temps seulement, l'industrie indigène de Sfax a recouvré un peu d'importance: on recommence à fabriquer des poires à poudre sculptées en bois d'abricotier ou de jujubier et garnies de filali (cuir du Maroc). Toutefois, la plupart des boutiques des souqs (marchés) couverts comme ceux de Tunis sont encore fermées. Quant au commerce européen, il a repris depuis longtemps, en dépit des réclamations exagérées de quelques nationaux italiens ou autres, qui prétendaient avoir perdu, par suite du pillage, une fortune qu'ils n'avaient jamais eue. L'occupation momentanée de la ville par les insurgés, commandés par Ali-Chérif, et les incendies qu'ils allumèrent en se retirant détruisirent un manuscrit arabe excessivement curieux, le Daïrat Mogdich, en dialecte bédouin (arabe nomade), recueil des chansons amoureuses ou historiques composées par le poète populaire Taleb Mallak. Quelques-unes ont trait à la fameuse insurrection de 1864, qui éclata en Tunisie en même temps que la révolte algérienne. Des

deux cent cinquante chansons dont se composait ce Divan, on en pourra peut-être [78] retrouver une douzaine dans la bouche des meddahs ou chanteurs, qui vont de café en café, ou plutôt qui allaient, car ils ont presque tous disparu depuis le bombardement.

Nous regagnons le bateau avant la marée et, dans la nuit, nous repartons pour l'oasis de Gabès, l'ancienne Tacapé. La côte, basse comme toute la Tunisie du Sud, se dessine peu à peu vers le matin et, vers huit heures, nous commençons à distinguer les lignes foncées des palmiers qui tranchent sur la couleur rouge du sable. On aperçoit enfin un groupe de constructions blanches, tentes et bordj, formant le camp de l'Oued Gabès qui a donné son nom à l'oasis. Gabès paraît n'être qu'une altération arabe de l'ancien nom Tacape: le préfixe berbère *ta*, étant à séparer du radical *gap* ou *qap*, suivant la prononciation locale; ce radical se trouve, du reste, dans un certain nombre de noms d'origine nomade ou berbère; je citerai, par exemple, *Gafsa*, l'ancienne *Capsa*. Aujourd'hui encore, on rencontre, dans la population de l'oasis, des familles de nègres qui diffèrent des noirs amenés du Soudan. Faut-il y voir les restes d'une population autochtone, comme les Éthiopiens Daratites (O. Dra'a) du sud du Maroc, et antérieure à l'immigration berbère? C'est ce que des études anthropologiques suivies pourraient seules prouver; jusqu'à présent, je ne donne cette opinion que comme une pure hypothèse.

La côte est aussi inabordable qu'à Sousse : nous n'arrivons à l'embouchure du fleuve qui sert de port, qu'après avoir essuyé force paquets de mer; je descends à terre chez M. le sous-intendant Bréchin, mais lorsque, après déjeuner, je cherche des yeux le bateau à vapeur qui m'avait amené, il a disparu, emportant à Tripoli mes bagages et mes effets, et me laissant à Gabès avec les seuls vêtements que je porte sur le dos. Les officiers du camp s'empressent aussitôt de me faire oublier ma mésaventure, et assuré d'un [79] abri, je songe à mettre à profit mon séjour forcé dans l'oasis.

Un sirocco affreux soufflait ce jour-là; à dix pas devant soi, on n'apercevait plus rien, dans les tourbillons de sable que nous amenait le vent du sud-ouest. Sous les tentes, dans les baraques en bois, une couche de poussière ténue comme de la farine, couvrait tout: on la sentait crier sous les dents, elle pénétrait à travers les paupières fermées; enfin on prenait un bain de sable. Dans le village, protégé par les palmiers de l'oasis, le vent était moins violent; je puis ce jour-là parcourir Djarah en détail.

Gabès, que nos cartes donnent comme une ville, est un oasis renfermant deux villages: Djarah et Menzel, situés tous deux sur la rive droite de l'O. Gabès. Le chef-lieu de l'Outhan (district) d'Arad est à Djarah; cette préférence a causé de longues disputes entre les habitants des deux bourgades; aujourd'hui la paix devra se rétablir, car le gouverneur tunisien s'établira au bordj, sur le bord de la mer, dès qu'il sera reconstruit.